

La malade eut un doux sourire.

— Va, je t'aime bien, dit elle ; quand je serai là-haut, je veillerai encore sur toi.

— Et sur ma sœur, sur Louise, répondit Emilienne.

— Oui, sur toutes les deux.

Marguerite laissa échapper un sourire et ferma les yeux.

Cherchait elle à voir sa fille dans un rêve ?

XV. — LE BONNET D'ENFANT

Quinze jours après, Marguerite Lormont, la femme d'Edouard Forestier rendait le dernier soupir entre les bras de sa fille adoptive.

Une heure avant, les mains sur le haut du front d'Emilienne agenouillée, elle avait dit :

— Mon enfant, je te donne ma bénédiction ; en même temps que toi, ma chérie, Louise, ta sœur est bénie !

Ces mots, prononcés d'une voix éteinte, avaient été les dernières paroles de Marguerite.

Maintenant Emilienne, qui n'avait pas encore dix-sept ans, devenait tout à fait orpheline, en perdant sa seconde mère.

Que de tombes déjà autour de la fille du marquis de Mimosa ?

Sa mère, la marquise de Mimosa, morte peu de temps après l'avoir mise au monde.

Pedro Lamrés, le fidèle serviteur de son père, englouti dans un précipice des Pyrénées.

M. Fournier, le maire de Salvignac, qui aurait pu lui révéler le secret de sa naissance.

L'abbé Ancelin, qui possédait également ce secret, mais disparu, et selon toutes les apparences, mort aussi.

Le Dr Villarceau, le protecteur de Marguerite et le sien.

Enfin sa mère adoptive tant aimée, qui laissait auprès d'elle un grand vide que rien ne semblait pouvoir combler.

Si jeune et se trouver seule !

Heureusement, elle avait de nombreuses sympathies.

Sans doute aussi, elle allait avoir l'affection, le dévouement de l'ancienne amie de Marguerite ; mais cette femme, plutôt une amie qu'une servante, ne pourrait jamais être pour elle ce qu'avait été sa mère adoptive.

Le Dr Delteil avait dit, en parlant d'Emilienne :

« Dans quelques années elle sera une merveille de beauté. »

La jeune fille répondait largement à ce que la jolie fillette de Salvignac avait promis, et le Dr Delteil était lui-même étonné du changement qui s'était opéré chez Emilienne en moins de quatre années.

Il serait difficile d'imaginer une plus séduisante physionomie. C'était, dans son ensemble, comme le rayonnement de la grâce, le miroir où se reflétaient les sensations, les sentiments d'une âme généreuse, dont rien n'avait altéré la pureté.

L'ovale du visage était d'une correction de lignes irréprochable. Le front large, un peu bombé, s'encadrait dans les bandeaux soyeux d'une opulente chevelure châtain clair, presque blonde dont les ondulations avaient comme des reflets métalliques.

Le nez droit, aux narines mobiles, aux fines arêtes, rappelait le dessin des statues antiques les plus admirables. La bouche aux lèvres teintées de carmin, était adorable ; elle avait de ravissants contours et laissait voir, quand elle s'entr'ouvrait, une double rangée de perles opales. Avec une légère fossette, véritable nid à baisers, le menton était charmant.

Le teint avait la fraîcheur d'une Bengale nouvellement épanouie et souriant au soleil.

Ce que l'on remarquait tout d'abord dans cette tête d'une idéale beauté, c'étaient les grands yeux voilés de longs cils et surmontés de sourcils peu épais, mais donc l'arc était parfaitement dessiné ; ils n'étaient pas noirs, ils n'étaient pas bleus non plus, mais se rapprochaient cependant de cette dernière couleur.

Mieux encore que sa physionomie, les yeux d'Emilienne étaient le miroir de son âme ; dans leur expression douce, souvent indéfinissable, ils gardaient toujours leur candeur virginale.

Le cou blanc, à la peau satinée, avait cette souplesse et cette grâce qu'on admire dans la Vénus de Milo. La taille svelte, élancée, était un peu au dessus de la moyenne ; mais que de grâce, que de flexibilité dans tous les mouvements ! Jamais sculpteur n'a taillé dans le marbre un corps plus admirable, plus parfait de formes.

Emilienne était toujours vêtue avec une extrême simplicité ; mais elle communiquait un incomparable cachet de distinction et d'élégance à tout ce qu'elle portait, aussi bien au fichu qui couvrait ses épaules, qu'à la robe d'alpaga qui emprisonnait sa taille, sans porter grand préjudice à la beauté du corps.

Le seul luxe que Marguerite s'était permis et auquel ne voulait pas renoncer la jeune fille, ne fût-ce qu'en souvenir de la chère morte, c'était celui des fleurs. La fenêtre était garnie de pots de fleurs, dont les fraîches et vives couleurs jetaient une note vive dans la chambre.

Sur la cheminée, dans un vase de porcelaine décorés de volubilis et de liserons entrelacés, — oh ! elle n'était ni de Sèvres, ni de Saxe cette porcelaine, — il y avait toujours des bouquets de fleurs suivant la saison : giroflées, primevères, violettes, roses, ceillels, reines-marguerites.

Presque toujours, Emilienne avait une de ces fleurs à son corsage.

La maladie de Marguerite avait beaucoup retardé le travail de réparation des dentelles ; mais les clientes étaient patientes, sachant qu'à l'impossible nul n'est tenu.

Cependant, dès le surlendemain de l'enterrement de sa mère adoptive, et bien qu'elle eût toujours de grosses larmes dans les yeux, Emilienne se remit tristement mais courageusement à l'ouvrage. Elle aimait le travail, mais comme il lui semblait pénible de travailler, à présent qu'elle était seule !

Sept heures venaient de sonner à la petite pendule de marbre onix ; il faisait nuit depuis une heure et la jeune ouvrière avait allumé sa lampe.

Une femme, qui pouvait avoir quarante ans, entra doucement dans la pièce où travaillait la jeune fille, une chambre avec alcôve, qui avait été transformée en atelier.

Cette femme, un peu grosse de taille, mais dont la bonne et large figure attirait la sympathie, était Mme Catherine Martinet.

— Mademoiselle Emilienne, dit elle, vous savez que votre mère m'a bien recommandé de ne pas vous permettre de travailler la nuit, et, vous voyez, voilà votre lampe allumée.

— J'avais l'ouvrage de cette dentelle à achever, et c'est fait.

— Soit, mademoiselle, mais il est très minutieux votre ouvrage, et il ne faut pas vous affaiblir la vue. Il paraît que quand vous êtes au travail on ne peut pas vous en arracher.

— Oh ! quelquefois seulement.

— Allons, venez, le dîner est prêt et c'est l'heure de nous mettre à table.

La jeune fille se leva, serra la pièce de dentelle dans un carton, puis suivit Catherine dans la petite salle à manger.

Quand elles eurent pris leur repas et pendant que Catherine retournait à la cuisine, Emilienne alluma une bougie et entra dans la chambre qui avait été celle de Marguerite, et dont elle ferma la porte.

Tout d'abord, son regard se porta sur le lit ; elle poussa un long soupir et des pleurs jaillirent de ses yeux.

— Hélas ! dit elle, je ne la verrai plus !

Mais ce n'était pas uniquement pour pleurer qu'elle était entrée dans la chambre ; elle y était amenée par une pensée ou plutôt par un désir qui l'avait obsédée pendant toute la journée.

Elle posa le chandelier sur le marbre de la cheminée, et ses regards se dirigèrent sur l'armoire qui occupait le fond de la chambre.

Elle était toute tremblante et son cœur battait comme si elle se disposait à faire une action contre sa conscience. Pendant assez longtemps, elle resta hésitante, puis, comme répondant à la cause de son hésitation, elle murmura :

— Pourtant, je voudrais bien voir !

Alors, subitement résolue, elle marcha vers l'armoire et l'ouvrit. Elle ne vit qu'une chose sur les rayons du meuble, une boîte en bois d'acajou un peu plus longue que large. Elle la prit avec autant de précaution que s'il se fut agi d'une sainte relique et l'alla porter sur une petite table.

Elle revint à l'armoire, ouvrit un tiroir dans lequel étaient enfermés de menus objets de toilette, et, dans un coin, trouva une petite clef avec laquelle elle ouvrit la boîte d'acajou.

Toujours tremblante et très oppressée, elle tira successivement de la boîte, pour les placer devant elle, sur la table et sur les chaises : un bonnet d'enfant avec broderie de plumetis et garni d'une riche dentelle ; une robe de cachemire bleu ciel avec des entre deux de dentelle à la jupe, à la poitrine et aux manches ; un surtout ou une blouse de laine d'un bleu plus foncé que celui de la robe, avec sa ceinture à boucle d'argent ; deux jupons ; une chemise de batiste délicieusement brodée ; une paire de bas de coton bleu tricotés à la main avec des brûlures roses et blanches ; une paire de petits brodequins de cuir mordoré.

Quand la jeune fille eut étalé tout cela, et avec quelle émotion ! elle se mit à examiner l'une après l'autre, dans une sorte d'extase, les diverses pièces de ce riche vêtement d'enfant.

Le petit bonnet fut l'objet d'une attention toute particulière ; Emilienne l'avait déjà beaucoup regardé, le tournant doucement entre ses doigts, elle le reprit de nouveau et l'examina avec une émotion indicible, qui soulevait violemment sa poitrine.

Tout à coup elle s'écria :

— Comme c'est joli ! Quel travail exquis ! . . .

Oh ! une mère seule a pu faire cela !

Elle porta le petit bonnet à ses lèvres et le baisa à plusieurs reprises. Puis, ne pouvant plus se contenir, elle se prit à sangloter en murmurant :

— Oh ! ma mère, ma mère !

Sans doute, elle pouvait se tromper ; mais pour elle — c'était son idée — ce joli bonnet, avec sa riche broderie sur soie blanche, ses plissés et ses tuyautés de Malines, avait été confectionné par les mains de sa mère.

Et plus elle le contemplant, plus elle s'imaginait voir dans chaque point d'aiguille un témoignage d'amour maternel. Et elle répétait, entre deux sanglots.

— Oh ! ma mère ! ma mère !

Mais, hélas ! elle n'était plus cette mère qu'elle aurait adorée et qui l'aurait si tendrement aimée ; et son père aussi n'était plus de ce monde ! Elle était orpheline !

Où, tout indiquait qu'elle était née de parents riches, que peut-être même, comme l'avait dit Marguerite, elle sortait d'une grande famille.

Oh ! bien sûr, ce n'étaient ni sa mère, ni son père qui l'avaient abandonnée il lui restait au moins cette consolation de se dire qu'ils n'étaient pas coupables envers elle.

Comme l'avait encore dit Marguerite, c'étaient des membres de sa famille, des héritiers, probablement, qui avaient eu intérêt à la faire disparaître, à la perdre.